

Le devenir des individus au travail.

Intervention de Philippe Zarifian dans le cadre du séminaire de l'équipe Genre, Travail et Mobilités, du laboratoire CRESSPA, faite le 1^{er} décembre 2012.

Présentation :

Je me retrouve très bien dans l'intitulé général du séminaire : « croiser les disciplines, historiciser les concepts ». C'est ce que je vais essayer de faire en croisant sociologie et philosophie et en précisant à chaque fois à quoi a correspondu le recours à tel concept dans un contexte donné. Je me centrerai sur 4 concepts :

- Devenir
- Événements
- Individualité
- Rapport sociaux

Je renverrai pour leur approfondissement à mon récent ouvrage : *Sociologie du devenir, éléments d'une sociologie générale*, éditions L'Harmattan, février 2012.

1. Le devenir.

Le devenir est un concept qui est présent depuis très longtemps en philosophie. On peut remonter pour le moins jusqu'à Platon, qui opère la distinction entre l'Être et le Devenir, mais distinction à partir de laquelle il va clairement privilégier l'Être, ce qui est l'inverse de ce qu'il me semble nécessaire de faire.

On va retrouver ce concept en très bonne place dans des philosophies modernes nettement plus récentes. Je pense à Nietzsche et à Bergson, ainsi qu'à Deleuze qui, après avoir analysé de manière particulièrement attentive comment le concept de Devenir « jouait » chez Nietzsche et Bergson, l'a, en quelque sorte, repris à son compte au sein de son propre système de pensée.

En sociologie, il n'y a guère que chez Elias que le devenir est posé comme concept central.

En ce qui me concerne, l'idée d'importer ce concept m'est venu en réaction :

- Soit à l'absence d'inscription des « interactions sociales » dans une quelconque historicité, voire dans une quelconque temporalité, sinon celle des institutions au sein desquelles elles se produisent. Nous sommes alors renvoyé à une sorte d'instantanéité des interactions sociales (entre un guichetier et des clients dans un bureau de Poste par exemple...), dénuée de tout enjeu social global, donc historique. On ne sait jamais à quelle époque l'on vit, voire dans quel système on se situe, la référence au capitalisme et sa périodisation disparaissant, comme disparaît du même coup toute référence au salariat et à sa propre trajectoire.
- Soit au tracé de parcours individuels, qui seraient, en quelque sorte, tendus entre passé et avenir, aptes à se suffire à eux-mêmes sous l'action de l'individu en question et de son entourage immédiat.

En ce qui me concerne, l'idée de l'importer en sociologie m'est venue de la profonde insatisfaction où j'étais quant à la façon dont la plupart des spécialistes du travail traitaient des questions du temps au début des années 80. En particulier, avait fleuri une inflation de l'usage des mots « projets », « prévisions », « avenir », alors même qu'on commençait déjà à présenter l'avenir comme « incertain » pour les entreprises.

Tel était bien le paradoxe : on demandait aux individus d'avoir spontanément ou de construire

un « projet personnel pour leur avenir », alors que l'organisation au sein de laquelle ils travaillaient était incapable de définir son propre avenir à plus de trois ans, voire souvent un an (l'année budgétaire). On installait des premiers dispositifs de gestion prévisionnelle des emplois et des compétences, tout en sachant bien que les « cibles » avaient toutes les chances de se révéler fausses. Bref : on installait socialement une double fiction : celle selon laquelle le temps possédait un déroulement linéaire, autonome, se prolongeant sans problème dans l'avenir ; celle, encore plus surprenante selon laquelle les acteurs humains pouvaient plier ce qui se passerait dans cet avenir à leur volonté.

Demander, implicitement ou explicitement, à des individus salariés de définir un projet professionnel à moyen/long terme n'était un paradoxe qu'en apparence. C'était exercer sur eux une oppression bien concrète, les déstabiliser, que cela exprime ou non une politique

voulue. De mon point de vue cette nouvelle prescription (formuler un projet personnel) participait d'une modification dans le mode de contrôle du travail : du contrôle disciplinaire vers ce que j'ai proposé d'appeler : **le contrôle d'engagement**. Il se met en place, à partir des années 80, un double contrôle : un autocontrôle forcé du fait des résultats à atteindre ou du projet dans lequel il s'enferme, par le salarié lui-même, et un contrôle à distance de la part de la hiérarchie.

Replacer ces projets personnels dans les conditions offertes par l'organisation du travail n'était qu'une maigre solution. Elle permettait surtout d'éviter d'aborder le problème de fond.

Cela ne veut pas dire que le mot « projet individuel » était dénué de portée. Mon idée a été alors de découpler « projet » et « avenir », pour introduire un nouveau couplage : « projet et devenir ».

Le devenir est un concept très précieux car il met en rapport dynamique les trois dimensions de la temporalité, le présent, le passé, le futur, tout en marquant que ce qui s'associe au temps n'est pas une ligne droite, mais **un flux de mutations**, ce qui change tout. C'est Nietzsche, après Leibnitz¹, qui a le mieux exprimé cette vision des choses et fait remarquer qu'un flux de mutations est irréprésentable graphiquement.

On devient toujours au présent. Par exemple : je deviens vieux. Le devenir s'exprime par des verbes. C'est une sorte de mouvement, qualitatif au sens où il emporte toujours une différence entre l'avant et l'après, déjà engagé au présent, tout en étant porteur d'un potentiel apte à s'exprimer dans le futur. Je deviens vieux, mais, potentiellement, je vais poursuivre ce devenir, continuer à vieillir du point de vue ce qui est déjà engagé dans le présent.

Toutefois, ce présent est un enjeu ouvert, un point de tension entre le passé et le futur.

Le passé pousse à travers notre mémoire, de même qu'il est « congelé » dans les institutions dont nous héritons, comme dans de multiples supports. C'est incontestablement dans et à

¹ Repris, en sociologie, par Tarde.

travers la mémoire qu'il agit de la façon la plus active. Dans notre mémoire, le temps n'est pas du tout construit de manière linéaire ou chronique. C'est un temps discontinu, qui se moque des datations. Il est organisé autour des **moments intenses qui nous ont marqués**. Nous pouvons nous souvenir avec netteté et force d'événements qui se sont produits il y a des dizaines d'années, comme avoir un souvenir vague de ce qui s'est passé hier. Il est possible d'ailleurs que la construction de ce temps, à base d'intensités, soit, de fait, représentatif du temps que nous croyons vivre au présent de manière chronique, et qui se trouve représenté dans tous les instruments qui « comptent le temps », qui croient pouvoir en faire un phénomène quantitatif. Dans le devenir de chaque individu, la mémoire intensive nous pousse en permanence à penser et à nous comporter d'une manière déterminée, elle nous oriente, mais en retour, au présent de notre vivre, nous sollicitons cette mémoire, nous sélectionnons des souvenirs, nous la transformons.

Le futur, quant à lui, comme Bergson l'a bien mis en évidence, se crée à tout instant, au cours du déroulement de notre vivre. Nous avançons dans le futur. Le futur n'existe qu'à moitié. C'est **une réalité virtuelle** qui s'actualise en permanence. Il est rempli de surprises et de possibles, qui déstabilisent en permanence les rapports et tendances qui ne feraient de lui que le simple prolongement du passé-présent. Il se préfigure dans les émergences du nouveau qui peuplent le présent.

Un sujet humain peut parfaitement subir le devenir dans lequel il est engagé. Des forces sociales puissantes poussent dans ce sens. Il se trouve en quelque sorte ballotté dans le cours de son propre devenir.

Mais il peut aussi, en prenant appui sur son travail relatif à sa mémoire, sur ses affects actifs (sur ce concept, voir Spinoza), sur son intelligence du présent, sur ce qu'il voit émerger des futurs en gestation, réfléchir les possibles qui s'offrent à lui, voire opérer des réorientations du cours de sa vie. Ici, la notion de « projet » reprend signification.

Bien entendu, tout sociologue dira, avec raison, que le devenir de chaque personne se place dans des conditions sociales de réalisation. Oui. Mais à force de le souligner, on oublie qu'il est essentiel que les individualités s'engagent elles-mêmes de manière active dans ce qui est à leur portée. Sinon, les fameuses conditions sociales restent des abstractions.

Je reviendrai sur la distinction à faire entre « individus » et « individualités ».

La vie sociale, si l'on admet de façon sérieuse qu'elle est une **vraie vie**, et non pas un carcan d'institutions socialisatrices, est faite de devenirs qui se croisent, se rencontrent, s'esquivent, s'opposent. On retrouve ici le concept de Simmel **d'actions réciproques** et les tableaux vivants qu'il nous propose, en voyageant à travers l'histoire occidentale.

Il existe en même temps de nombreux dispositifs qui visent à isoler chacun, à étouffer l'idée même de devenir ou à bloquer les issues possibles. On peut parler, en paraphrasant Yves Clot, de « devenirs empêchés », forme subtile de domination, plus subtile que les interdits.

S'émanciper, c'est réveiller les devenirs possibles, tenter et éprouver, choisir, voire modifier ses options, en conscience des choses. Il ne faut survaloriser le moment du « choix » (choisir de s'engager dans tel devenir). Hobbes a bien montré que le choix n'est que l'expression temporaire d'une double et incessante délibération : délibération interne à chaque individualité, délibération menée avec les autres. Tout « choix » est un arbitrage, résultant de ces délibérations.

Le devenir ne fait pas qu'articuler des temporalités. En lui se jouent des mutations. Et d'abord, mutations de l'individu lui-même. « Je deviens vieux », mais il y a plusieurs manières de vieillir et dans ce vieillissement, le « je » ne reste pas identique. Il se transforme.

Chaque individu est lui-même un devenir permanent. Misère des catégorisations des sociologues classiques !

2. L'événement.

J'ai introduit le concept d'événement en sociologie du travail, par l'intermédiaire d'un livre intitulé *Le travail et l'événement* et paru aux éditions L'Harmattan en mai 1995. Là aussi, j'ai emprunté à la philosophie, très précisément, à cette date là, à un livre d'Alain Badiou, intitulé *L'Être et l'Événement*.

Le contexte était simple à décrire. Je menais des recherches à la fois sur la maintenance industrielle, sur la réduction des taux de pannes et des dysfonctionnements des systèmes mécaniques de plus en plus automatisés et le maintien en emploi des travailleurs fragilisés

par la pénétration de ces systèmes grâce à la transformation de leurs compétences. Or je me suis aperçu que la réduction des pannes et des dysfonctionnements pouvait être l'occasion d'un apprentissage de compétences nouvelles par ces salariés fragilisés. Une panne par exemple introduit un nouveau cours du temps sur la ligne de production concernée : le flux s'arrête et prend place une temporalité qualitativement différente : le temps, dont la durée est inprogrammable, nécessaire pour diagnostiquer et réparer la panne. Comme la pression du flux de production à réaliser reste présente, l'idée a été de séparer l'affrontement à l'événement « panne » en deux temps : un temps de réparation rapide, mais peu profonde, placé sous la pression du flux à faire repartir, bousculant la division du travail existante (qui est source de beaucoup trop de lenteurs et de passivités lorsqu'il y a urgence) et un temps différé (le lendemain par exemple) pour réaliser un diagnostic approfondi et lancer les actions nécessaires à la fiabilisation durable du système technique (et social) concerné.

Le couplage entre ces deux temps et ces deux activités s'est révélé être **une formidable occasion d'apprentissage**, en particulier pour les ouvriers de production qui avaient tendance à devenir des surveillants passifs et incompetents des systèmes automatisés.

Aujourd'hui, à la SNCF, je suis à nouveau frappé de voir que ce qu'on appelle les « situations de crise » agissent de la même façon et ouvrent les mêmes possibilités de remise en cause de l'organisation et d'apprentissage.

Un événement, conceptuellement, c'est cela : quelque chose qui arrive de manière non-prévue dans une situation, qui provoque une mutation de la réalité et qui rend nécessaire une modification de l'action individuelle et collective, sous l'impératif d'une nouvelle temporalité : celle du « **faire face à l'événement** ». C'est en même temps un stimulant à l'inventivité et à la prise d'initiative.

J'ai néanmoins modifié mon approche de l'événement, car je me disais que le modèle de la panne restait trop objectiviste, ne tenait pas compte de la façon dont les subjectivités étaient sollicitées, alors que dans le contrôle d'engagement cette sollicitation prenait une importance cruciale.

Je me suis alors à nouveau tourné vers Deleuze et son magnifique ouvrage *Logique du sens*, pour, non pas remettre en cause, mais enrichir mon approche. Sur trois points.

- Le rapport au langage. Un événement est toujours, voire d'abord, ce dont on parle. Le langage sur et à propos d'un événement est différent du langage sur un fait. Il est nettement plus fort et marquant. Parfois il peut se réduire à un cri de surprise ou de peur. Ce n'est pas, au départ, un langage constatif ou explicatif. C'est un langage expressif, dans lequel s'exprime la subjectivité des personnes qui y sont confrontées, l'importance et le sens que cet événement prend pour elles, les affects qu'il mobilise. Bref : avant de chercher intellectuellement à le comprendre et à l'expliquer, nous donnons immédiatement valeur à cet événement du point de vue du cours ainsi perturbé de notre vie.
- Le rapport à l'action. La confrontation à un événement engage un lien explicite avec l'action. Que faire, face à lui ? C'est ce que j'appelle, après Deleuze, **la contre-effectuation de l'événement**. C'est un point décisif. Agir, prendre une initiative, commencer quelque chose de nouveau, face à une situation surprenante. Bien entendu, il existera toujours la possibilité inverse : que le surgissement de l'événement paralyse. Dans mon dernier livre, j'ai pris l'exemple d'une personne qui reçoit une lettre de licenciement. Je l'ai pris, car je l'ai vécu. Cet événement nous laisse d'abord incertain. Mais si on réagit de manière active, que l'on s'engage dans une contre-effectuation, nous allons déborder d'initiatives, solliciter de multiples soutiens, essayer de mettre la direction en situation de faiblesse, etc. L'événement nous stimule, nous nous engageons dans la lutte, sans même, au départ, calculer nos chances de réussite. Quelque part, nous cherchons à être à l' hauteur de l'événement, de manière d'autant plus forte que nous le jugeons injuste.
- Le rapport à l'anticipation. Dire qu'un événement surgit de manière imprévue n'est en général que partiellement vrai. Il existe souvent de nombreux indices qui auront ou auraient permis de l'anticiper. Contrairement à une idée reçue, un événement n'est jamais ponctuel. Comme le devenir qu'il condense, il est en tension entre le passé et le futur. Seul est ponctuel son surgissement « au grand jour », son émergence visible. Mais un événement fait souvent un long chemin avant d'émerger. La panne ou la lettre de licenciement ont fait tout un chemin, avant d'apparaître. Et les conséquences de cet événement vont se prolonger bien au-delà du moment de l'émergence. L'après ne sera plus jamais identique à l'avant. Il y aura eu mutation. La

machine, même bien réparée, ne sera plus la même machine. Quant à la personne licenciée, il va de soi qu'elle sortira de cette épreuve transformée. On peut voir ainsi, je l'espère, le lien interne entre les deux concepts de « devenir » et d' « événement ». Les événements relèvent de l'avancée du devenir et les contre-effectuations explorent les possibles dans une situation modifiée, partiellement nouvelle. Ce qui reste encore, selon moi, à creuser sur un plan conceptuel, c'est la notion de « valeur » de l'événement, notion qui, quant à elle, est typiquement sociologique.

3. Individualité

Je n'ai jamais été satisfait par l'emploi de la notion d' « individu », directement empruntée, y compris par les plus grands sociologues, à la philosophie libérale anglo-saxonne des 17 et 18^{ème} siècles. Et j'ai toujours été étonné que cette notion soit très peu interrogée, comme si elle allait de soi. Elle a servi à « monter » l'opposition, largement stérile, entre « individu » et « société », laquelle a servi à son tour à mettre en valeur le rôle des « institutions intermédiaires », schéma ternaire, très bien exposé par Hegel dans écrit sur la philosophie du droit. Tönnies, dans son ouvrage fondateur sur *Communauté et Société* (dont Max Weber s'est servi) ne fait pas autre chose, pour définir la Société, que reprendre Hobbes, mais d'une manière largement fautive et caricaturale. De là découle l'expression de « société des individus » que développera Elias. Mais quand on parle d'individu, de quoi parle-t-on ?

On parle en réalité d'un **isolat fictif**. Quelque chose ou quelqu'un qui peut être détaché du tout, cerné, identifié, pris comme temporairement achevé. Une sorte de gros plan, accompagnée d'un arrêt sur image ! Or tout porte à penser que cette fiction ne correspond à aucune réalité.

D'abord, tout individu, même seul, baigne, depuis sa venue à la vie, dans de multiples affections externes, qui viennent des autres humains, comme de toutes les choses qui l'entourent. Monde social et monde corporel sont omniprésents.

Ensuite, aucun individu humain, quel que soit son âge, n'est achevé. Sa prétendue identité n'est souvent qu'une façade, un masque qui lui est socialement imposé. Un individu est toujours en développement, mais avec deux hypothèses qui restent ouvertes tout au long de sa vie :

- Le renforcement de sa puissance de pensée et d'action,
- Ou, au contraire, son affaiblissement.

Favoriser le renforcement ou au contraire provoquer un affaiblissement restent en permanence des enjeux personnels, mais aussi, bien entendu, sociaux. Toute théorie de la domination ou de l'émancipation devra en tenir compte.

Pour aller plus loin et accéder au concept d'individualité, il me faut mobiliser un autre philosophe (encore un !), qui s'appelle Simondon, qui a produit le concept d'individuation.

Pour Simondon, ce qui compte, ce n'est pas le résultat temporaire, tel individu « achevé » et que l'on pourrait caractériser à partir de ce pseudo-achèvement. Ce qui compte, c'est sa genèse, autrement si les processus d'individuation, qui vont se poursuivre jusqu'à sa disparition. C'est cette genèse qui va le singulariser, le distinguer de tout autre.

Et Simondon fait une proposition forte : ce qu'il appelle « l'être » est en réalité double :

- L'individu achevé, tel qu'il se donne à voir socialement et se trouve identifié,
- Et le potentiel pré-individuel qu'il porte en lui, qui a été au départ de son existence et qui reste source permanente de développement. La notion de « potentiel » est explicitement empruntée à la thermodynamique. Un bébé humain n'est au départ d'un potentiel, mis sous tension par le double apport de sa mère et de son père.

C'est cette coexistence entre l'individu achevé et le potentiel de développement pré-individuel que l'on peut qualifier **d'individualité**.

La question est alors de savoir ce que l'on peut entendre par « pré-individuel ».

Si l'on admet, ce qui me semble désormais incontournable, que l'être humain est à la fois un être social et un être de nature (ce second aspect ayant été totalement ignoré par les sociologues, mais étant bien présent en philosophie), le pré-individuel est à la fois la nature physico-biologique, commune à tous les êtres humains, mais qui dote chacun d'eux d'une puissance singulière et le social, au sens du socius. Du point de vue de la saisie de l'individualité, le « social » n'est pas cette fiction ou ce but que l'on nomme une « société », mais ce qui précède et accompagne chacun d'entre nous comme **faisceau d'affections** qui naissent de la multitude des rapports entretenus avec les autres. Là aussi, là encore, c'est

par singularisation que l'individualité propre à chacun se forme progressivement et se transforme. ***Chacun d'entre nous est un être singulier, mais non un être individuel.***

La question du devenir s'enrichit d'un nouvel aspect : c'est dans le devenir et le flux de mutations dont il est constitué, que l'individualité de chacun se forme, se déforme, se transforme.

4. Rapports sociaux.

Abordant in fine le concept de rapports sociaux, il n'y a aucun doute sur son origine : il a été créé par Marx et a été ensuite largement ignoré par les fondateurs de la sociologie classique. Max Weber en parle, pour évoquer sa puissance explicatrice, mais pour dire aussitôt que selon lui il s'agit d'un concept pré-sociologique, la sociologie n'existant qu'à partir du moment où est introduite la question du sens, donc, selon lui, dès lors que la compréhension se couple à l'explication. Je ne partage pas ce jugement sur Marx, qui, en particulier dans ses ouvrages politiques, ne cesse de parler de la question du sens, tel qu'engagé dans les luttes concrètes, mais peu importe ici. J'ai longuement interrogé le concept de « sens » dans mon dernier livre. J'y renvoie.

J'ai moi-même évolué quant à la signification de ce concept. Dans une première période, je suis resté très fidèle à l'approche de Marx et en particulier à son usage de la dialectique, les rapports sociaux se définissant à partir de l'opposition des contraires.

Je m'en suis ensuite éloigné pour proposer mon propre concept, sans nier en aucune façon ce que je dois à Marx.

Ma définition actuelle : le rapport social est ce en quoi les protagonistes du rapport se produisent et se développent de par leurs affrontements autour d'enjeux. Le rapport est le centre, le foyer de production des protagonistes qui y sont virtuellement contenus. Et les enjeux constituent, en quelque sorte, le centre de ce centre.

Le point important, que j'ai mis du temps à découvrir, est qu'un rapport social ne concernent pas directement des individus, ni même des individualités. Il concerne ***des protagonistes***. Une même individualité peut, de manière évidente, participer des plusieurs rapports sociaux. Mais on ne peut pas dire, rigoureusement parlant, qu'elle s'y engage. Ce n'est en rien une démarche volontaire. ***Elle est saisie par les rapports sociaux***. Ce sont eux qui, en la

transformant en protagoniste, l'engagent et il n'existe aucune autre façon de participer à la vie sociale, de se « socialiser », comme on dit.

En même temps qu'ils sont produits dans le rapport, les protagonistes, de par leurs actions, le transforment. Tout rapport social est pris dans un devenir. C'est dans et par les rapports sociaux qu'une société (et non pas un individu cette fois-ci) devient.

Mais il faut que je précise ce que j'entends par « affrontement ».

Conceptuellement, l'affrontement est double :

- *Affrontement entre les protagonistes*, ce qui conduit à parler de lutte (lutte entre le capital et le travail par exemple), sachant que le mot lutte n'est que l'une des manifestations possibles du concept plus englobant d'affrontement. Il signifie tout autant s'opposer dans une lutte, que s'exposer, faire front, sans qu'il y ait nécessairement combat.
- *Affrontement à un enjeu* autour duquel se constitue et se structure le rapport. Mais le point important est que, dans ce second type d'affrontement, il n'existe pas d'opposition symétrique, et donc pas d'approche dialectique possible. Les protagonistes s'affrontent à cet enjeu de manière divergente, mais non pas symétriquement opposée. Affrontement signifie ici : aller au devant de, se saisir de l'enjeu, au même titre qu'on est saisi par lui. C'est ici qu'on peut mobiliser le concept de « sens » proposé par Max Weber. C'est l'enjeu qui fait sens pour l'action des protagonistes concernés. Cela veut dire que l'enjeu n'est commun que fictivement, car chaque protagoniste va s'en emparer à sa manière, en le redéfinissant.

Cela permet d'ouvrir à une question désormais incontournable : ***la question écologique***.

Dans le rapport capital-travail, l'enjeu se définit, pour le capital, comme appropriation de ressources productives (les fameuses « forces productives »), et, au sein d'elles, mais associée à elles, l'appropriation de la force de travail des salariés qui permet d'engendrer une plus-value, d'accroître le capital.

Par contre, pour le second protagoniste, ce qu'on appelle par convention « le travail », l'enjeu se définit dans la pleine expression et libération de leur puissance de penser et d'action, et les dites « ressources productives » peuvent y apparaître comme des associés, des alliés, qu'il faut connaître et respecter, et qui donc conditionnent et orientent

l'expression de leur puissance (que Yves Clot qualifie de « pouvoir d'agir »). Par expérience, va se dégager le concept plus englobant de « **nature** ». Il s'agira tout à fois d'apprendre à bénéficier, dans la conception et réalisation d'une production, des propensions de la nature, à « surfer » sur elles ; mais aussi de se concevoir soi-même, en tant qu'être humain, sous sa facette d'être de nature, comme partie intégrante de cette même nature et à « soigner et développer comme tel ».

On voit qu'autour de la question de la nature, il n'y a pas opposition dialectique entre capital et travail, mais **différence divergente**.

Devenir humain et devenir de la nature s'entremêlent.

Conclusion :

Voici donc ce que je voulais vous dire aujourd'hui, en m'excusant d'avoir été trop long. J'espère avoir répondu à l'esprit de ce séminaire, qui était d'associer sociologie spécialisée (ici la sociologie du travail) à la sociologie générale et, en même temps, de favoriser une approche pluridisciplinaire.

Quelques mots en matière de bibliographie. Tous les auteurs que j'ai cités sont très connus et donc trouver leurs ouvrages ne devrait poser aucun problème.

Je suis resté, car telle était la règle du jeu, sur un registre très conceptuel. Mais pour les illustrations concrètes, on peut renvoyer à mes précédents livres, qui en fourmillent.

Philippe Zarifian, *Le travail et l'événement*, éditions L'Harmattan, 1995

Philippe Zarifian, *Eloge de la civilité*, éditions L'Harmattan, mai 1997

Philippe Zarifian, *A quoi sert le travail ?*; éditions La Dispute, janvier 2003

Philippe Zarifian, *Le travail et la compétence : entre puissance et contrôle*, PUF, mai 2009

Philippe Zarifian, *La question écologique*, éditions L'Harmattan, octobre 2011

Philippe Zarifian, *Sociologie du devenir*, éditions L'Harmattan, février 2012.

Je profite de l'occasion pour dire quelques mots en matière de publications d'articles dans des revues de sociologie.

Il y a déjà plusieurs années que j'y ai renoncé, parce que mon style d'écriture et les idées, très hétérodoxes, que j'énonçais, ne plaisaient manifestement pas aux comités de rédaction de ces revues. On m'a alors demandé des réécritures importantes de mes propositions d'articles. Il ne s'agissait pas de modifications marginales, mais de modifications qui

changeaient la signification de l'article. Je n'ai accepté qu'une seule fois, et ensuite j'ai refusé. J'ai donc laissé tomber, m'épargnant l'effort d'envoyer à chaque fois un projet. Mais je sais que les jeunes qui débutent leur carrière ne peuvent pas se permettre ce luxe. Ils doivent passer sous la loi du conformisme, au risque de perdre vite, pour eux-mêmes, l'originalité et l'audace de leur pensée.

La publication de livres est restée, pour l'instant, beaucoup plus libre.

6 janvier 2013